REVERIES.

XLVIV

UN JEUNE EXPATRIE.

(Suite et fin.)

Voici un troisième et dernier extrait du manuscrit de notre émigrant. Le reste de son ouvrage n'a qu'un intérêt personnel :

—Bien qu'absorbé par mes affaires, ou plutôt par la préoccupation de les quitter, j'ai laissé souvent errer mon esprit sur des questions étrangères au commerce.

J'avais contracté dans mes études des goûts qui n'avaient rien de commun avec ma besogne ordinaire. Du temps à autre, j'échappais aux chiffres pour explorer le vaste domaine des mûres au point de vue de la criminalité, mais surtout sous le rapport des passions de la jeunesse, dont l'état de ma santé, on se le rappelle, m'avait exempté.

Je découvris des sujets très intéressants

—Voilà, me dis-je, pour plus tard, des historiettes dignes d'être mises si je me décide à les écrire ; et pour ne pas les oublier complètement, je pris des notes.

En voici une entre autres qui me tombe sous la plume.

* *

Un soir, vers huit heures, je passais rue de Chartres. Un véhicule de la police, en route pour la geôle, déboucha de la rue de la Douane. Il venait de quelque café-chantant situé dans le voisinage.

Sur ce véhicule (*Police Patrol*), entre deux agents, se débattait une toute jeune fille dont la chevelure flottante et le corsage en désordre indiquaient qu'elle venait de supporter une lutte. En la regardant, quelques voyous riaient ; d'autres lui faisaient des gestes indécents.

Tout à coup, levant les bras vers le ciel, elle s'écria d'une voix désespérée :

—*Oh ! mother !*.... Oh ! ma mère !

Je m'arrêtai, profondément ému de ce cri de détresse, devant cette agonie morale d'une créature à l'âge des joies de la jeunesse et des hommages du cœur

Cette malheureuse était-elle donc une fille perdue ? Conserve-t-on dans le vice l'amour filial ? Est-il possible, lorsqu'on aime sa mère, de se livrer à la débauche ? Garde-t-on dans la fange des cloaques quelque chose des pureté de l'enfance ?

Tous ces points d'interrogation se dressaient devant moi et, pour les méditer, je baissais le front, mais sans les résoudre ; ils restaient à l'état d'énigmes.

Les filles égarées doivent oublier leurs parents dans le plaisir, me disais-je, et s'en souvenir dans la peine. Lorsque l'heure du malheur s'ajoute la souffrance, elles rentrent probablement le besoin de se réfugier sous l'aile maternelle, afin d'y retrouver la paix et la sécurité, —sinon l'innocence et le bonheur.

C'est égal, cet appel à sa mère, cette invocation à la sainteté du foyer en face de la prison m'avait remué vivement. Je la suivis des yeux dans l'obscurité.

Ce cri, dans cette âme sans doute flétrie, sinon pervertie, semblait indiquer un retour au repentir et la honte d'une vie d'isolée.

On ne doit pas transgresser de gaieté de cœur la loi de la décence, et la pudeur reprend indubitablement ses droits, au tout au moins ses réclame.

Et puis, qu'elle amertume pour ces déchoyées lorsque, dans un retour sur elles-mêmes, elles se disent :

" J'ai perdu pour toujours toutes les saintes félicités de la famille ; jamais je n'aurai de partage le bonheur de l'épouse et de la mère ; je vieillirai (si je vieillis) dans la misère et l'abandon, en butte aux mépris de tout ce qui est honnête et traqués par le remords. Je ne suis plus dans la société qu'une maudite, de la catégorie des parias.

" Et au bout de cette vie d'infamie et d'abjection, l'hôpital m'attend, dernière étape de ma route, avant de disparaître dans une tombe déshonorée....

" Voilà ce que j'ai fait d'une existence où je pouvais, à l'exemple de mes amies, être heureuse et respectée, oh, même dans le malheur, j'aurais pu, comme consolation, avoir une satisfaction suprême, —celle du devoir accompli,—du devoir sacré de la femme."

Je prêtais à la jeune fille qui venait d'attirer mon attention des sentiments de cette nature, et je lui savais gré de ce bon mouvement. Sans trop me rendre compte de mes sensations, je lui accordais mes sympathies, je m'intéressais à elle comme si elle cherchait la voie du salut.... Les malheureux me parurent toujours dignes de compassion.

Peut-on rester froid lorsqu'au moment de sombrer, un être humain qui se noie fait entendre son dernier râle, surtout lorsque cet être est une jeune femme ?

Je résolus de la revoir le lendemain à la cour du Recorder. En attendant, le sommeil me fut d'un accès difficile. Toujours j'avais devant les yeux cette tête d'enfant vaguement entrevue, et dans le cœur ce cri de désespoir : —" Oh ! ma mère ! "

* *

Le lendemain, à l'heure de l'audience, j'étais au tribunal correctionnel du second district. La malheureuse fille apparut, suivie d'un policeman. C'est avec une palpitante curiosité que j'examinai sa physionomie.

Ses yeux rouges et humides annonçaient qu'elle avait dû pleurer toute la nuit. Sa figure, d'un beau modèle juvénile, marquait une grande jeunesse. Elle devait à peine compter seize à dix-sept printemps, et semblait émerger de l'enfance.

Sur ses traits, qui ne manquaient pas de distinction, le vice n'avait point imprimé son hideux cachet. Selon toute apparence, cette rose éclose d'hier n'était pas encore pollulée. A son effarement, on pouvait, au contraire, supposer que sa situation si poignante était pour elle un imprévu navrant, une horrible surprise, et qu'on l'avait violemment et malgré elle, jetée dans cet abîme de perdition.

Le policeman qui la conduisait déclara qu'elle avait fait du bruit et causé du scandale dans un café-chantant de la rue Royale.

Le Recorder lui demanda : " Qu'avez-vous à dire pour votre défense ? "

La jeune fille, en sanglotant, laissa tomber sa tête dans ses mains ; puis, la relevant :

—M. le juge, dit-elle d'une voix tremblante, pour vous faire comprendre la position où vous me voyez, je dois vous raconter ma vie.

Je suis née à Montgomery, dans l'Alabama. De cinq enfants que nous étions, quatre moururent en bas âge ; je restai seule. Aussi, pour me préserver du sort de mes frères, ma mère m'entoura telle de tous les soins que peut suggérer la tendresse.

Mon enfance heureuse s'écoula au milieu des plaisirs qu'inventait l'amour maternel concentré sur ma tête, n'ayant plus que moi pour objet. Je grandissais dans le ravissement, et je priais Dieu de me conserver celle qui me dorait la vie.

Pour m'épargner des fatigues et m'éviter les maladies qui naissent quelquefois de la contagion des foules, on me dispensa de fréquenter l'école ; mon éducation se fit au foyer, avec tous les ménagements que réclamait ma santé délicate.

On m'instruisait en m'amusant ; mais mon éducation n'en est pas moins complète ; j'excelle dans plusieurs arts d'agrément, qui m'auraient aidée à gagner ma vie, si j'en avais senti le besoin ; mais nous vivions dans le luxe, et je n'avais à songer qu'aux amusements de mon sexe et de mon âge.

Mais malheureusement, je perdis ma pauvre mère à qui j'étais tout. J'en ai maintenant dix-huit. Trois années de misères et de tortures m'ont conduite où je suis..... Oh ! chère mère !

La jeune fille s'arrêta un instant pour essuyer ses yeux. Puis elle reprit :

—Mon père s'est remarié. Sa nouvelle femme, tout de suite, s'est montrée pour moi une marâtre. Me voyant triste dans mes regrets pour ma mère bien-aimée, elle me brutalisait, comme prise d'un sentiment de jalousie. Pour pleurer, je me dérobais à ses regards ; mais lorsqu'elle remarquait sur ma figure des traces de ma douleur, j'étais de nouveau en butte à ses mauvais traitements.

Sa méchanceté rendait encore plus complet mon désespoir d'avoir perdu ma bonne mère ; et je me demandai si, pour échapper à ma destinée atroce, le meilleur moyen n'était pas d'aller la rejoindre.

Poussée à bout par les persécutions, cette pensée de suicide devint une idée fixe et finit par s'emparer de mon cerveau. Un jour, je pris du poison ; mais un traitement médical immédiat me rendit à la vie, et mon tyran, pour me punir de ma tentative, se porta à de cruelles extrémités.

Le séjour sous le même toit que cette mégère était devenu une torture quotidienne. Elle me rendait impossible l'existence qu'elle m'empêchait de m'ôter.

Souvent je voulus avoir recours à mon père ; je le suppliai de m'accorder sa protection ; mais, très faible de caractère, il était l'humble esclave de sa femme et prenait son parti contre moi.

Je n'avais donc plus ni père ni mère ; j'étais orpheline et privée de toutes les douceurs de la famille. La maison où j'étais née était devenue le repaire d'une bête féroce. Je résolus d'aller chercher ailleurs les sympathies qu'on me refusait.

* *

Le hasard me fit faire la connaissance d'une dame qui parut compatir à mon malheur et m'engagea fortement à déserter ce lieu de supplice.

—J'ai à la Nouvelle-Orléans, me dit-elle, des parents qui jouissent d'une belle situation de fortune et qui, sur ma recommendation, vous admettront dans leur famille à titre de demoiselle de compagnie, ou comme professeur de leurs enfants.

"Si vous décidez d'y aller, je vous paierai, au besoin, votre passage.

Je ne connaissais que vaguement cette femme : mais elle avait l'air honnête, et son offre ne manquait pas de séduction. Je crus, en outre, à son amitié.

D'ailleurs, je ne pouvais plus supporter le caractère virulent de ma belle-mère : Je pris définitivement la résolution de m'éloigner du logis qui fut mon berceau, et où j'avais passé, dans un enchantement, les quinze premières années de ma vie.

Profitant de l'absence momentanée de mon père et de sa terrible épouse, je réunis à la hâte quelques hardes ; mais au moment de sortir, mon Dieu ! que je sentis mon cœur se serrer ! Je jetai autour de moi un regard brouillé par les larmes.

Voici la chambre où je suis née ; voilà le lit où mourut ma mère et qu'occupe maintenant, à côté de mon père, une étrangère qui me chasse de chez moi ! Partout je voyais des souvenirs de mon jeune âge,—reliques du temps heureux où j'étais l'enfant gâté de la maison.

Ces jours bénis apparaissaient dans mon esprit comme une vision de paradis perdu. C'était un fertif rayonnement du passé qui venait un instant éclairer l'ombre profonde de ma tristesse.

Adieu ! dis je à toutes ces réminiscences, à tous ces objets sacrés,—et je m'éloignai, les pleurs baignant mes joues.

* *

La femme qui m'avait suggéré l'idée de venir à la Nouvelle-Orléans m'attendait. Elle m'a mis dans la main une adresse, un billet, et m'a poussée dans le train.

A mon arrivée ici hier, j'ai trouvé à la gare un monsieur d'une certaine élégance qui, après m'avoir aperçue, est venu à ma rencontre. Il avait de moi un signalement si exact qu'il n'avait pas hésité à me reconnaître.

—" Miss Maggie, m'a-t-il dit, je connais votre lamentable histoire ; mais vous mènerez ici une existence si joyeuse, qu'elle vous fera oublier tous vos malheurs. "

A ces mots, il m'a fait monter dans une voiture. C'était vers la nuit. Bientôt nous avons débouché sur la rue Royale, et la voiture s'est arrêtée devant un établissement brillamment éclairé.

L'intérieur était foulé d'hommes assis à des tables et de jeunes filles tenant avec eux des conversations qui paraissaient très gaies. Il y avait aussi une scène où chantait une actrice, doublée d'un acteur qui attendait sans doute son tour.

Dès que nous sommes entrés, mon introducteur m'a dit :

—" Miss Maggie, tous ces messieurs sont d'excellents amis. Je vais vous présenter l'un d'eux. Vous passerez avec lui votre soirée gentiment, de façon à vous remettre de vos fatigues de voyage."

Et il a fait ce qu'il venait de dire. Dans mon ahurissement, j'étais muette. Je promenais mes regards sur la grande salle, sans me rendre compte du lieu où je me trouvais. Bientôt, j'ai deviné. Le monsieur qui m'avait été présenté à commandé du champagne. Il s'est ensuite oublié jusqu'à me tenir des propos inconvenants, à me faire des propositions infâmes....

Frémissante de crainte, d'étonnement et d'indignation, je me suis levée. Le patron de l'établissement (le même qui était venu à la gare) me guettait d'un œil. Il est venu à moi brusquement et, me prenant par le bras, m'a dit d'un ton de brute : " Restez là ! "

J'ai jeté des cris ; j'ai appelé au secours ; un policeman est entré et m'a mise en état d'arrestation, moi qui l'appelais à mon aide !....

M. le Juge, je demande protection ! ... Je suis une honnête fille.... j'ai été trompée !.....

En terminant ces mots, l'infortunée retomba sur sa chaise, aux prises avec une attaque de nerfs.

—

Le Recorder qui, tout juge qu'il était, avait un cœur d'homme, commença par lui décerner l'acquittement, puis la pria de l'attendre dans son bureau privé.

J'appris plus tard qu'il l'avait pourvue d'un emploi honorable, en attendant qu'un négociée pour la renvoyer chez-elle ; mais elle refusa énergiquement de réintégrer le toit paternel.

La Nouvelle-Orléans devint son séjour définitif. Elle s'y est mariée ; elle est, à l'heure actuelle, une mère de famille, très fière de son mari et de ses enfants, qui sont également fiers d'elle.

FRANÇOIS TUJAGUE.

Un colonel de 13 ans.

Les Etats-Unis, qui ont déjà tant de colonels, en comptent maintenant un de plus, qui n'est âgé que de treize ans, nommé Harry Mulligan ; il a reçu son brevet des mains du nouveau gouverneur du Kentucky, M. Bradley.

Cet honneur prématuré est dû à ce fait que le jeune Mulligan, causant avec un de ses camarades, avait dit, il y a un an, à celui-ci en désignant M. Bradley, alors candidat au poste de gouverneur : "Tiens, voilà le futur gouverneur du Kentucky "

—*All right my boy*, dit M. Bradley en se retournant, et sa prédiction s'accomplit, je te fais colonel de mon état-major.

Et voilà comment, M. Bradley ayant été effectivement élu, le *Herald* nous annonce aujourd'hui que le jeune Mulligan est nommé colonel attaché à l'état-major du gouverneur, et pourrait, en l'absence de celui-ci, du lieutenant gouverneur et de quelques autres de ces fonctionnaires, représenter officiellement le chef du pouvoir exécutif du Kentucky.

Chronique du chiffon

Voici comme chapeaux les dernières nouveautés. Ce sont les premices de ce qui se portera de plus élégant cette saison. Toque Sanderson, genre Rembrandt, en gros velours améthyste pâle, faite à deux larges bouillonnés, ornée de côté d'un double paradis mauve retombant, et très vaporeux. Cache-peigne en petites coques de taffetas noir.— Chapeau Ménélick en feutre velours rose orchidée, étroitement bordé de velours noir avec une double aile floire très enlevée, formant papillon. Cache-peigne de dahlias pourpre et violet.

Autre chapeau Ménélick en feutre feuilles mortes, avec grosse touffe de feuilles de bégonias aux tons rougis Cache-peigne de dahlias panachés. Chapeau Duchesse de Guise, grande forme ligueur à bords animés, avec grand panache de plumes noires à gauche ; petite touffe de plumes à droite. Cinq roulenatés de velours autour de la coiffe sont rattachés devant par de petites boucles d'acier fin. Chapeau arnet en velours noir à fond arrondi et petites bords, avec panaches de plumes noires mêlées de goura. Chapeau Isabeau à large fond, en fourrure d'hermine rendue à plat, ainsi que les bords qui sont liserés de velours noir. Un gros bourdaloue fond en acier et viell argent à jour entoure la coiffe. Paradis noir élégamment planté un peu en avant. Grosses roses roses en cache-peigne.

Capote auréole Consedon faite d'un fond d'or semé de fleurs pompadour avec un tulle blanc très vaporeux s'enlevant en nimbe autour du visage. Papillon de goura noir diamanté posé de côté en avant. Capote folie en lamé d'or bordé de bleu pervenche avec fantaisie de goura vert et marabouts. Grand Trainon en feutre velours vert faneuse, avec fond de velours du même ton, largement empanaché de plumes mélangées vert et noir, légers nœuds d'étroit satin avec boucles anciennes. On portera beaucoup de fantaisies de plumes légères, beaucoup de marabouts pour les chapeaux du soir, coiffures brillantes et très ornées, assez amples sans être lourdes ni exagérées.

GRIBOUILLE.

On sait que Jean Gribouille
Passe pour être un sot.
Car Jean se débarbouille
Volontiers en pleine eau.

La tête la première,
Jean tout déshabillé
Se jette à la rivière,
Ne peur d'être mouillé.

Et chacun de Gribouille
Rit, en le regardant,
Lorsqu'il se débarbouille
En costume d'Adam.

Est-ce niaiserie,
Alors qu'on le prétend,
Et faut-il que l'on rie
De Gribouille content ?

Mais si, sans parapluie,
Le rieur malavoit
Au dos reçoit la pluie,
De rire a-t-il bien droit ?

Gribouille, on a beau dire,
Est un homme sensé
Et je n'en veux point rire,
Comme par le passé.

Car je connais des hommes,
Au pays des croyants,
Réputés économes,
Déclarés prévoyants

Et qui passent pour être
Des gens fort ordonnés,
Voyant plus loin peut-être
Que le bout de leur nez, —

Des gens à qui Gribouille,
Disons-le sans façon,
Lorsqu'il se débarbouille,
Doit servir de leçon

Car enfin, tel brave homme,
Soigneux de son argent,
Raisonnable, économe
Et même intelligent,

Peut-il, au jour de pluie,
Lorsqu'il est bien cossu,
Mais sans un parapluie,
Rire comme un boseu ?

Où donc est sa prudence ?
Est-il un logicien
Qui raisonne et condense,
Un mathématicien ?....

Car ce fou condamnable,
Un jour tout dépouillé,
Est bien moins raisonnable
Que Gribouille mouillé.

A la Banque il confie
Son argent, ses valeurs
Et sa.... philosophie,
Par crainte des voleurs.

JEAN GRIBOUILLE.

Au château d'Adelina Patti.

La baronne M.-A. de Zedlitz publie en ce moment dans une Revue allemande le récit d'un séjour à Craig-y-Nos, le château de Mme Adélina Patti. Elle y décrit les curiosités et les splendeurs de cette résidence princière, où la chatelaine a pieusement réuni tout ce qui lui rappelle les innombrables triomphes de sa carrière d'artiste. Mme de Zedlitz s'est surtout intéressée à l'album d'autographes, revêtu d'une reliure précieuse, soigneusement gardé par une serrure à secret, où tous les musiciens de ce demi-siècle ont consigné le témoignage de leur admiration. Parmi les chanteurs, Naudin et Mario, Tamberlick, Niemann et Capoul (pour ne nommer que les ancêtres), ont mis aux pieds de la diva leurs hommages confraternels ; la Grisi, l'Alboni et Christine Nilsson ont signé également quelques phrases aimables. Mais ce sont surtout les compositeurs, Rossini et Meyerbeer, Auber et Gounod, Poniatowski et Bizet, qui se distinguent par leur enthousiasme. On demandait à Verdi les noms des trois cantatrices qui avaient le mieux interprété *la Traviata*. Le maître s'est contenté d'écrire : "D'abord Adelina, ensuite Adelina, et encore Adélina." Enfin, sur une page déjà ancienne, on lit ces quelques lignes, signées de Hector Berlioz : *Oportet pati !* Les latinistes traduisent cet adage par : "Il faut souffrir." Les moines, par : "Apportez le pâté." Les amis de la musique, par : "Il nous faut Patti." C'est, paraît-il, cet autographe que montre avec le plus d'orgueil la chatelaine de Craig-y-Nos.

Un enterrement russe.

Voici le récit d'un enterrement russe, d'après la relation d'un voyageur, qui y assista vers 1832. Nous croyons que cela doit se passer autrement aujourd'hui :

Des chants plaintif, entrecoupés de sanglots et de gémissements, nous annoncèrent le passage d'un convoi funèbre. Nous le suivîmes à l'église. Arrivés devant le sanctuaire, les soldats qui portaient le cercueil le déposèrent à terre. Il était découvert et renfermait le corps d'une femme. Une jeune fille, sœur de la défunte, continuait le chant lugubre qui d'abord avait éveillé notre attention. Elle l'interrompit à peine durant l'office des morts, et ce cantique avait quelque chose de déchirant qui excitait à la fois l'étonnement et la pitié.

La plupart des assistants jetèrent sur le cadavre un certain nombre de kopeks, qui servirent à l'achat d'une cinquantaine de cierges, allumés aussitôt et fixés en rangs serrés sur les quatre bords du cercueil. Quand le pope eut achevé les prières, les cierges furent éteints, et, dans ce moment, toutes les femmes présentes à la cérémonie confondirent leurs chants et leurs sanglots. S'adressant, avec l'accent d'une douleur sauvage, au corps inanimé qu'elles entouraient, elles lui reprochaient sa mort et lui demandaient pourquoi donc il voulait quitter la terre ? Puis elles se jetaient sur le cercueil, couvraient de leurs baisers les yeux, les mains et la bouche du cadavre, et remplissaient l'église de leurs cris ca-denés.

Cependant le prêtre s'était rapproché du sanctuaire. On avait placé sur les marches de l'autel un bloc de bois de sapin, long d'environ trois pieds. Il était scié grossièrement à ses deux extrémités et fendu d'un coup de hache dans le sens de sa longueur. Les deux moitiés étaient contenues par un mouchoir fortement serré. Le prêtre fit détacher ce lien, et nous aperçumes le corps d'un enfant mort-né. A l'instant même, le grossier cercueil fut entouré par des jeunes filles et des enfants qui, à leur tour, prodiguèrent des baisers et des caresses enfantines au petit cadavre qu'on y avait déposé.

Retournant vers le cercueil de la jeune femme, le pope y jeta une image de saint Nicolas, plusieurs croix taillées en bois blanc et un papier, qu'on dit être une espèce de passeport adressé à saint Pierre et destiné à faciliter aux morts l'entrée du paradis. En même temps, il souleva le linceul, en retira une bouteille, la débocha et versa sur le cadavre une liqueur épaisse. Aussitôt, tous les assistants, hommes et femmes, se précipitèrent sur le cadavre. Nous les vîmes tremper leurs doigts dans cette liqueur et les porter à la bouche.

Glacés d'horreur, nous sortîmes à la hâte.

Il est certain qu'on ne saurait imaginer rien de plus macabre.

Et l'on retrouve bien dans ces détails lugubres l'imagination slave, éprise d'étrangeté, devant les mystères de l'au-delà et devant ces affres de la mort.

FLIRT RATE !

C'était un matin, un matin tout ensoleillé d'une de ces belles journées d'automne, si agréables à New-York, à la fin d'octobre, où le soleil a perdu toute sa tropicale âpreté et réchauffe délicieusement la brise fraîche, messagère des hivers prochains.

Je m'étais levé un peu plus tôt que de coutume, car j'avais projeté, pour ce jour-là, une petite excursion matinale au " Central Park. " Je désirais savourer à mon aise les charmes de la belle saison avec ses zéphyrs tempérés et son mélancolique décor aux couleurs pourprées et mâtes des feuillages qui meurent.

Cravaté de neuf, ganté de frais, j'étais prêt à partir.—Je monte la partie basse de la fenêtre pour aérer ma modeste chambre, en soulevant le rideau d'une main et je me dirige vers l'un des coins de mon pigeonnier pour y prendre ma canne et sortir.

Un bizarre éclat de rire, gai comme celui d'une enfant espiègle m'arrête et me fait tourner la tête vers la rue, et j'entends une assez jolie voix qui, de la fenêtre en face de la mienne me crie : "Good bye."

Ce rire, ce " good bye, " inattendus tous les deux, me troublent profondément et je tombe assis sur le divan placé près de la fenêtre. Devais-je relever le rideau de mousseline blanche et commettre l'indiscrétion d'un sourire ou d'un signe de reconnaissance quelconque ?.... A travers la rue, hum ! ce pouvait être dangereux : .... et puis, avant de m'aventurer, j'aurais bien voulu détailler un peu plus distinctement le minois d'en face, jeune et joli sans doute.

Cependant, entre les mailles fines de la guipure, je distinguais parfaitement dans la maison opposée, à travers les persiennes closes mais dont les barreaux étaient horizontalement fixés, comme la forme gracieuse d'un chapeau où les plumes vertes, rouges et jaunes, mêlaient coquettement leurs vives couleurs.

L'assemblage de ces couleurs, jolies quoiqu'un peu rococo cependant, me faisait deviner, sous ce chapeau, que mon œil aidé par mon imagination dessinait admirablement, une ravissante tête de jeune américaine à chevelure opulente.... brunette ou blonde, peu m'importait.

Ce rire bruyant et frais que j'avais entendu, le ton caressant de la voix.. oui, maintenant je n'en avais plus aucun doute.... ils ne pouvaient être que ceux d'une jeune espiègle comme il y en a beaucoup à New-York et ailleurs, cachée maintenant par le persienne, riant sournoisement de voir mon ombre arrêtée, discrète, intimidée, derrière le rideau transparent de ma fenêtre.

Et je voyais toujours briller avec un balancement de hochement de tête, les plumes vertes, rouges et jaunes du chapeau rococo.

J'étais en arrêt, en extase, n'osant faire un mouvement, ni soulever la guipure blanche d'une main trop entreprenante, de peur d'effaroucher la belle qui avait ainsi osé m'interpeller si cavalièrement à distance, sans me connaître. Car ce "good bye" ne pouvait s'adresser à d'autres qu'à moi-même qui m'apprêtais à sortir.

Je me disais—moi, qui étais venu en Amérique pour étudier les institutions et les mœurs de ce peuple du Nouveau-Monde, voire même le "flirt", cette esquisse fade, en demi-teinte, de quelque chose entre l'amour et l'amitié, cette décevante tricherie des émotions sincères du cœur, ce petit monstre, goulu d'"ice cream" et de baisers à distance du bout des doigts....—Je me disais.... que j'avais été bien heureux de louer, la semaine précédente, une chambre en face d'une adorable voisine, qui, sans contredit, ne demanderait pas mieux que d'échanger, gratuitement, par la fenêtre, une longue correspondance "télémimico-flirtico-aérienne."

Toujours immobile, attendant que ma "divine" fasse un mouvement qui me découvre son visage rose ou pâle, je demeure ainsi cinq longues minutes. Le sang me battait les tempes, l'impatience me serrait le cœur. Rien, pas un mouvement de l'adorée", pas le plus petit bout de nez rose à travers les barreaux de la geôle. Mécontent, nerveux, j'allume un cigare, afin qu'à la lumière de mon allumette on puisse mieux voir d'en face, que je suis toujours là, derrière le rideau, épiant un mouvement, un signe, un je ne sais quoi, qui me donne du courage.

Rien, toujours rien ! Désespéré et penaud, avec quelque regret, à ma promenade qu'une plus longue attente pourrait compromettre, j'ouvre brusquement le rideau et là, le buste cambré, bien au milieu du cadre de la fenêtre, tout en semblant forcer dans le gant les doigts de ma main gauche, je fixe résolument mes yeux qui brillaient sur les persiennes toujours closes de mon invisible voisine. Puis, n'étant pas Sparte et n'ayant pas de flèche, j'envoie du bout de ma main droite gantée, à tout hasard et dans cette direction, un baiser modeste, timide, honteux presque, de son effronterie.

Oh ! Ciel, à ce moment, je vois, demi-nu sous la manche d'un peignoir rose, un bras féminin pousser les deux persiennes qui s'entrouvrent. Un cri de surprise que je ne peux retenir s'échappe de ma poitrine, gonflée par l'anxiété de l'attente, et je me voile la face de mes deux mains.

Le bras avait disparu et devant moi, vert, rouge et jaune, sur son perchoir en bois ciré, un affreux perroquet me fixait, moqueur, et cette informe Junon transfigurée me lançait maintenant tout son répertoire : " Come in ".... " good boy, " " good-bye. "

Je me sauvai furieux, pensant que la propriétaire de l'horrible *oison* ne pouvait être qu'une vieille fille.

MAURICE LECOMTE.

New-York, Octobre 1896.

COMMENT DOUBLER SES JUPES.

Cette question est un problème pour la plupart des femmes.

Le taffetas est délicieux, mais ruineux. Les simili-soie ne gardent pas longtemps l'aspect du neuf et deviennent mous au moindre contact de l'eau. L'alpaga est rococo.

La moire est une doublure parfaite pour les robes de laine, surtout si on l'assortit de couleur avec les tissus de la jupe. Avec elle, pas besoin de crin, de fibre chamois, de faux-ourlet ; à elle seule elle remplace tous ces éléments. Son grain rond et ferme supporte les godets et sa solidité est à toute épreuve. Lorsqu'elle est de même ton que la jupe, la doublure paraît être la continuation du costume plutôt que l'envers. C'est propre, économique.

Le seul défaut de la moire comme doublure est d'être un peu lourde si on la choisit de qualité forte ; mais on peut la prendre d'épaisseur moyenne, ou encore n'en doubler la jupe que dans le bas, de la hauteur d'un haut faux-ourlet ; le reste, dans le haut, peut être aussi léger que l'on veut.

Avoir soin d'employer la moire dans le sens qui forme résistance, c'est-à-dire dans le sens de la lisière ; autrement, l'effet serait presque nul.

Un manuscrit.

Sait-on combien Alexandre Dumas vendit le manuscrit de la *Dame aux camélias* ?

Cinq cents francs !

Les acquéreurs étaient MM. Giraudet et Dagneaux.

Le manuscrit devait être primitivement cédé à M. Tresse, le grand éditeur de pièces de théâtre, mais celui-ci ne voulut pas conclure le marché avant d'avoir assisté à une représentation de l'œuvre de Dumas.

Après la représentation—c'était la troisième ou la quatrième—M. Tresse dit à Alexandre Dumas :

—Je ne crois pas à la durée du succès de votre pièces ; je ne puis donc me rendre acquéreur du manuscrit.

C'est alors que le jeune auteur, qui avait un besoin pressant d'argent, céda son manuscrit à MM. Giraudet et Dagneaux pour la somme que nous venons d'indiquer.

Quelques semaines après, plus de vingt mille exemplaires de la *Dame aux camélias* étaient vendus.

Pour une fois, M. Tresse avait manqué de flair.

AUX DAMES.

La lutte pour la vie (struggle for life) est moins ardente que la lutte contre l'obésité. Nous devons être sveltes à tout prix. L'héroïne des femmes en l'honneur de la conservation de leur beauté s'est manifestée à toutes les époques par une endurance extraordinaire. Aujourd'hui, en se réunissant autour d'une table luxueusement servie, chacune supputte le menu d'un œil mélancolique, en songeant à tous les sacrifices qu'il va falloir s'imposer. Chacun aussi préconise son système.

—Ne buvez-vous jamais en mangeant ?

—Un verre d'eau bouillante à très le repas !

—Ne prenez aucun féculent !

—Quelques gouttes de teinture d'iode au moment de se mettre à table !

—Du jus de citron dans tous les mets !

Des eaux minérales, des pains de toute nature, pain sans mie, grillades, biscottes, grissins, sont mis à la disposition des convives.

Et l'on songe à la lettre où Mme de Sévigné écrit à Mme de Grignan en lui recommandant de soigner sa taille.

Vous souvenez vous, ma fille, du temps où, pour ne pas engraisser, vous passiez tout un jour sans autre festin qu'une tête de bécasse grillée à la chandelle ?

Une hygiène très moderne en toute chose est le seul préservatif. Le massage bien fait est à peu près le seul remède bienfaisant et efficace.

Recettes et procédés utiles.

Pour enlever les taches de fruits.—L'eau bouillante enlève la plupart des taches de fruits, dit le *Chasseur français* ; verser l'eau bouillante sur la tache comme au travers d'une passoire, afin de ne pas mouiller beaucoup plus d'étoffe qu'il n'est nécessaire.

S'assurer d'abord qu'il n'y a pas au voisinage d'autres taches formées par des substances contenant de l'albumine : taches d'œufs, taches de sang, par exemple. Ce traitement ne les enlèverait pas et, tout au contraire, les rendrait à peu près indélébiles.

Mastic pour souder la pierre.

Soufre	1 partie
Cire jaune	1 —
Résine	1 —

On fait fondre le soufre et la résine, puis on ajoute la cire. D'un autre côté on fait chauffer les deux surfaces que l'on désire réunir, on les enduit du mastic encore chaud, on les rapproche et on les maintient jusqu'au refroidissement

Pour dissimuler ce mastic on peut évider légèrement les joints et de les remplir de mortier et de plâtre.

La peinde et les perruquiers.—Le Conseil d'hygiène publique et de salubrité du département de la Seine vient de recevoir de la commission du septième arrondissement de Paris un rapport exposant que M. Deutsch, adjoint au maire ayant assisté cette année aux opérations du tirage au sort a constaté qu'un grand nombre de conscrits étaient atteints de la peinde "

"Plus de cinquante jeunes gens, continue ce document, se sont présentés avec cette affection du cuir chevelu ; comme il est vraisemblable que la maladie s'est propagée par contagion, M. Deutsch demande s'il n'y aurait pas quelques mesures à prendre pour exiger des perruquiers de l'arrondissement qu'ils prissent soin d'assainir et de nettoyer leurs instruments. La commission a pensé qu'il était utile de consigner le fait et de le porter à la connaissance de votre administration."

Cet inconvénient de la promiscuité des peignes des ciseaux et de la tondeuse n'était pas connu autrefois ; mais il est incontestable qu'il existe.

La croissance des arbres.—Comment se fait-elle la croissance des arbres ? Le jour ou la nuit ? Il paraît que la nuit est la période favorable d'après les observations d'un naturaliste patient que relate la *Revue scientifique*. Ses recherches se résument par les chiffres suivants indiquant le pourcentage de l'allongement par périodes successives :

De 6 h. à 9 h. matin.	8 2,3	de croissance
9 h. à midi	1 1,3	—
midi à 3 h. soir	Pas d'allongement	
3 h. à 6 h. soir	—	
6 h. à 9 h soir	1 1.3	de croissance
9 h à minuit	3 7,8	—
Minuit à 6 h. m.	85	—

Plus de 90 0,0 de la croissance se fait donc pendant que le soleil est sous l'horizon ; et, de façon générale, c'est pendant qu'il est caché au bas-horizon, que se fait la presque totalité de l'allongement. Les plantes employées pour ces expériences ont été assez nombreuses, et le taux de la croissance varie selon les espèces. Un rosier a crû de 16 c. 25 en vingt-quatre heures ; un géranium, de 14 c. 25.

charmant garçon d'aspect si sympathique, qu'elle serait orgueilleuse de posséder un pareil enfant.

Lise Le Quesne, dans la fleur de ses dix-neuf printemps, est tout simplement délicieuse.

En elle tout rit, tout charme.

Ses yeux pailletés d'or ont sous l'abri des cils foncés de caressants regards, sa petite bouche rose s'ouvre dans un perpétuel sourire. Elles sourient aussi, mutines, les mignonnes fossettes de ses joues et de son menton.

Son teint, d'une fraîcheur de fruit, est éblouissant ; on ne peut rêver rien de plus clair et de plus joli. Ses cheveux ressemblent à de l'or en fusion ; ils jettent des étincelles en s'épandant sur ses épaules, le soleil les fait flamboyer....

Elle aussi, elle est bonne et tendre, sa grâce physique n'est que le reflet de son exquise petite âme, ingénue, délicate, charmante !

Le père Pélissier ne pourrait vivre sans les deux chères créatures dont la profonde affection réchauffe sa vieillesse.

Il les adore, et Maurice et Lise ont un culte pour le bon vieillard.

C'est Lise qui fait la lecture au grand'père, qui lui tient compagnie tout le jour, et quand elle sort soit avec Mme Pélissier-Lagarde qu'elle appelle aussi maman, soit avec "mademoiselle", l'institutrice dont les cheveux jaunes blanchis-ent à vue d'œil, Maurice, qui te mine son droit, s'arrange pour la remplacer près du fauteuil roulant dans lequel le vieillard passe ses journées.

Il est bien cassé et bien vieux, le père Pélissier : sa tête vénérable se courbe, ses épaules se voûtent ; ce n'est plus le beau Pélissier de jadis....

Ses yeux n'ont plus le rayonnement malicieux d'autrefois, ils sont tristes presque toujours, maintenant ; seuls ses deux enfants savent encore l'égayer.

Mais il jette parfois, à la dérobée, de longs, douloureux et pitoyables regards sur Anne, sa belle fille ; il semble la plaindre, et de silencieuses larmes coulent le long de son visage parcheminé.

Anne est toujours belle, mais ce n'est plus qu'un reflet du radieux passé.....

Ses cheveux cendrés s'argentent par places, son teint s'est un peu fané, et quelques rides prématurées creusent amèrement les coins de sa bouche.

Elle aussi semble porter le poids de quelque mystérieuse tristesse.

Anne, maintenant, est invariablement vêtue de noir.

Elle a fort grand air dans ses robes de velours ou de soie, toujours très simples, mais de coupe parfaite, qui moulent sa taille admirable ; de ses manches courtes à sabots de précieuses dentelles, sortent ses bras éblouissants et magnifiques terminés par les plus belles main du monde.

—Oh ! les belles mains ! dit Maurice en couvrant de baisers câlins les doigts fuselés de sa mère, oh ! les belles mains, maman, jamais je n'ai vu les pareilles....

Je ne me lasse pas de les embrasser.

Et la mère sourit, et c'est pour son fils qu'elle est encore coquette de ses beaux bras, de ses belles mains....

Jacques Pélissier-Lagarde a suivi les conseils de Kâlouth : une fois débarrassé du témoin de son premier crime, Lucie Carrey, il s'est jeté à corps perdu dans ce qu'on est convenu d'appeler la vie à outrance.

Repoussé par la femme qui fut la seule passion de sa vie, il essaye d'oublier, de détruire son amour, en commettant les pires folies.

Il a des maîtresses qu'il entretient fastueusement et qu'il affiche sans vergogne, il jette l'argent par les fenêtres, il se ruine, il ruine son fils ; seule une partie de la fortune d'Anne a été préservée grâce au contrat sagement dressé, mais tout le reste fond entre ses mains comme la neige au soleil.

Les millions gagnés